

De trop

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 15

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215508>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA PINTÉ DU VILLAGE

A l'endroit où la grande forêt jurassienne cesse brusquement, un peu au-dessous des premières prairies aux arbres rares, tournés vers la plaine, voici le village avec ses maisons basses pour mieux résister au joran, ses vieilles maisons aux larges auvents, bien assises aux creux des pentes comme des grand-mères qui, ayant bien travaillé pendant toute leur vie, se reposent maintenant, au bon soleil, les mains sur les genoux.

Les rues sont irrégulières et tortueuses. Elles ont chacune leur nom. Il y a la Rue du Pressoir, celle du Four et celle des Scieries; mais toutes aboutissent à un carrefour qui est le centre du village. C'est une place carrée avec une vieille fontaine adossée au mur de la pinte. Cette fontaine a deux grands bassins de granit; elle est abritée par un vaste tilleul tout bourdonnant d'abeilles quand revient le mois de juin.

La pinte est là, sur cette place. On aperçoit de loin sa porte vitrée, à la poignée de laiton et aux petits rideaux de toile écarlate qui cachent l'intérieur. Et puis, sur la même façade, il y a les deux fenêtres aux contrevents verts et aux rideaux — blancs, ceux-là — soigneusement tirés. A côté, un escalier de pierre conduit à l'étage et, près de la porte, solidement fixée au mur, la mangeoire usée et rongée par places.

A gauche s'étend le grand jardin potager où l'on voit, en été, croître de beaux légumes, tandis que les plates-bandes sont toutes fleuries de roses trémières, de pivoines et de giroflées.

Si l'on entre dans la salle à boire, on aperçoit tout de suite les petites tables carrées au bois brun patiné par le temps et les coudes des buveurs. Et, quand on veut s'asseoir, on tire le tabouret qui est dessous, un solide tabouret qui sonne clair sur le plancher raboteux.

Aux murs sont suspendues les réclames des marchands de vin et des liquoristes ou bien les chromolithographies représentant l'homme aux différents âges de la vie. Dans un angle, bien en vue, on aperçoit le général Dufour qui caracole sur son cheval cependant que plus loin le général Herzog se tient debout, sérieux dans son cadre de bois brun, les mains gantées, le képi posé à côté de lui. Ce sont les deux seuls généraux suisses que le pintier tolère dans son « établissement », comme il dit, parce qu'ils répondent mieux que tout autre à ses sentiments de patriote et de Vaudois. Il respecte toutes les opinions, pour autant qu'on n'en fasse pas étalage, mais, plutôt que de l'obliger à changer d'idée, on aurait meilleur temps de faire remonter la *Venoge* jusqu'à sa source.

Au-dessus des fenêtres, à mi-hauteur de la façade, un écriteau porte ces mots : *Café des Balances*.

A l'angle du mur, une longue tige de fer recourbé porte une plaque ovale — de fer également — sur laquelle on a peint, d'un côté une balance, et de l'autre une croix fédérale. Le pintier y tient beaucoup à cette enseigne parce que la balance indique que les clients sont tous égaux devant le comptoir et que la croix fédérale donne la mesure de son patriotisme. Et quand le temps, la pluie ou la neige en ont terni la couleur, vite il fait venir le peintre de l'endroit qui donne un nouveau coup de badigeon.

Pendant la journée, la pinte est à peu près dé-

serte. C'est à peine si, de temps à autre, quelque rare passant y fait irruption : un cycliste tout ruisselant de sueur demande une limonade, un couple de promeneurs s'attarde autour des tables rustiques, à l'ombre du tilleul, à déguster une bouteille du meilleur crû. Quelquefois deux paysans qui viennent de conclure un marché demandent un demi-litre. Ou bien, en automne, une troupe de chasseurs, fusil en bandouillère, sacs garnis de geais, d'écrevilles et parfois de lièvres, entre brusquement. On les voit s'asseoir lourdement autour des tables et réclamer à manger. Alors le pintier, qui somnolait derrière son comptoir aux bouteilles à liqueurs soigneusement alignées, quitte à regret la *Revue* qu'il lisait, les yeux mi-clos, et commence à s'affairer. Il va, il vient, apporte des litres et promène sa bedaine autour des tables, tandis qu'on distingue les fleurs rouges de ses pantoufles brodées et sa calotte de velours au liseré d'argent.

* * *

Mais quand revient le soir, la pinte reçoit ses clients habituels; ce sont des paysans qui arrivent avec leurs gros souliers de campagne où la bonne terre des champs fraîchement labourés colle encore aux semelles. Ils viennent par groupes de deux ou de trois, les mains aux poches et la pipe aux dents. Ils s'accourent à la table pendant que le pintier apporte le demi-litre de tous les jours. D'abord ils versent, puis ils élèvent le verre vers la lumière et boivent lentement en faisant claquer la langue. Puis de nouveau les voilà qui retombent sur leurs coudes, comme si le vin les écrasait.

Ils parlent peu, ils fument, ils boivent et ils se reposent. Par moments on pourrait croire qu'ils sont les prêtres d'une divinité antique dont ils accomplissent les rites. Suivant la saison, ils ont mis des pantalons de triège ou de milaine et de gros gilets à manches avec, par-ci par-là des pièces neuves. Leurs bonnets, chapeaux de feutre aux bords fantastiques ou casquettes plates, sont abaissés sur le front. Il y en a cependant qui les relèvent trop haut et d'autres qui les inclinent sur l'oreille.

Les vieux boivent seuls; ou bien ils se tiennent par groupes de deux à la même table, près du fourneau. Ils fument lentement; ils ne parlent guère parce qu'ils savent que les paroles sont vaines. Ils écoutent ce que l'on dit autour d'eux. Ils ont un front ridé, des joues creuses, mangées par une barbe rare et des mains qui tremblent quand elles saisissent le verre. Souvent, dès qu'ils ont bu, on les voit poser leurs mains jointes sur la canne et y appuyer le menton. Ils restent longtemps à regarder fixement devant eux, sans rien voir. C'est qu'ils voient en dedans. C'est que toujours le passé revit en eux, le lointain passé tout peuplé des rêves dorés de la jeunesse; à mesure que l'âge avance, les souvenirs reviennent en foule; ils défilent devant leurs yeux en un cortège interminable: souvenirs d'enfance, camarades disparus, vieux parents qui dorment sous les cyprès, le foyer tout peuplé de rires d'enfants, les années qui passent, la vie qui parfois vous broie et la mort qui sépare...

Les jeunes s'installent à une autre table. Ils boivent leur verre d'un trait, fument des cigarettes, font des gestes, lancent de grosses plaisanteries et partent tous d'un éclat de rire sonore qui remplit la salle basse où la fumée devient de plus en plus épaisse. Ils ont des petites moustaches blondes ou noires, les cheveux drus, un peu frisés sur le front.

Deux fois par semaine, Antoine, dit le vieux Toine — bien qu'il n'ait guère dépassé la soixantaine — vient faire sa partie de cartes. C'est un homme triste qui parle peu et se tient à l'écart. Jamais il n'a voulu faire partie de la municipalité. Au Conseil général, il ne prend la parole que pour condamner les impôts et critiquer les dépenses nouvelles. Chez lui, on vit comme dans l'ancien temps. On couche sur des paillasses et l'on mange dans de la vaisselle ébréchée. Il n'y a ni faucheuse, ni lumière électrique. Les bénéfices qu'il réalise en vendant son blé, ses pommes de terre, son lait et son détail, il les porte tous à la caisse d'épargne, aussi marque-t-il un profond mépris pour les gens qui ne possèdent rien.

Dès qu'Antoine fait son entrée dans la pinte, Ulysse du Coin Borgne, qui ne l'aime pas, change

immédiatement de place pour ne pas se trouver trop près de lui. Il s'en va à la table des jeunes développer ses théories socialistes, mais sans résultat, parce que tout le monde sait qu'Ulysse est un mécontent et un jaloux, et que les jeunes préfèrent parler des filles, des fêtes et du service militaire plutôt que de la politique. Ulysse n'en continue pas moins à maugréer contre la société capitaliste, parce que son lopin de terre vaut moins que celui d'Antoine — et n'étant pas bien cultivé, rapporte peu.

* * *

Quand reviennent les beaux dimanches de l'été, la pinte du village reçoit de nombreux visiteurs. On voit les bicyclettes appuyées à l'ombre de la maison, contre le mur de la fontaine. Un break arrive. Des gens endimanchés en descendent. Vite on dételle les chevaux et l'on va s'asseoir à l'ombre du tilleul où le pintier a placé une nouvelle table. Ce sont des citadins en promenade. Ils sont gais, ils chantent et rient de tout. Bientôt la table se couvre de bouteilles de Lavaux, de bouteilles d'eaux gazeuses, de limonades, de sirops et de grenadines. Toute la place est remplie par le bruit de leurs cris et de leurs rires, et les moineaux apeurés remontent tout au haut du tilleul.

Les garçons qui jouent aux quilles s'arrêtent un instant pour regarder les dames en jolies toilettes claires, tandis que le pintier va et vient, d'un air affairé, houcoulant tout le monde et gourmandant sa femme et sa fille qui servent les clients.

Pour faire voir à tous ces « étrangers » qu'il a du coup d'œil et de l'adresse, pour qu'ils sachent bien qu'il est le seul à abattre du premier coup les neuf quilles, Auguste empoigne la boule et attend qu'on le regarde. Il est en bras de chemise et en col rabattu. Une cigarette est posée sur son oreille. Quand le silence s'établit peu à peu, quand tous les regards sont fixés sur lui, il lève le bras, son corps se penche en avant et, dans un grand élan, la boule part, rebondissant sur la planche bien arrosée.

Toutes les quilles tombent. Alors de toutes parts on le félicite, on entend des « braves » et des « très bien ». Auguste, qui est sensible à ces hommages, essaye de prendre un air modeste, mais, rouge de plaisir, il sent monter en lui des bouffées d'orgueil.

Les moineaux, qui tout à l'heure s'étaient enfuis, redescendent par échelons les branches du tilleul et viennent effrontément piquer les miettes de pain sous les tables.

Le temps passe... Quand le soleil a disparu derrière la montagne, les promeneurs quittent — aux grands fracas des grelots et des claquements de fouet — le village paisible qui s'endort sous l'immense voûte étoilée où monte un mince croissant de lune.

Jean des Sapins.

ENCORE UNE DU PÈRE GUINTZ

B TANT enfant, j'accompagnais, un jour, mon père qui conduisait un porc à l'abattoir de Lausanne, et j'ai toujours devant moi le saisissant tableau de tous ces animaux qu'en un clin d'œil on faisait passer de vie à trépas.

Sa sanguinaire besogne terminée, le père Guintz fut invité à partager un verre avec nous. A peine avait-il pris place au café, qu'une connaissance l'interpela.

— Bonjour, papa Guintz, qu'est-ce qu'on dit ?

— Ah ! taisez-vous, quel commerce du diable on a eu aujourd'hui à l'abattoir; il nous a fallu plus d'une heure de temps pour démêler les paysans d'avec les cochons !

E. D.

Hé ! là. — Un déménageur qui porte sur ses épaules une énorme commode la laisse choir dans l'escalier. Cela produit un vacarme épouvantable.

Un locataire de la maison s'approche du déménageur et, lui tapant légèrement sur l'épaule :

— Dites donc, mon ami, je crois que vous perdez quelque chose !

De trop. — Mme X a gardé des grâces tardives, mais elle a abdiqué toute coquetterie dès la quarantième année.

Un adorateur attardé la complimentait :

— Vous êtes charmante, ce soir.

— Merci, mon ami ; seulement, autrefois, on n'ajoutait pas « ce soir ».